

"Des Gitans plus Grenoblois que beaucoup de Grenoblois..."

Entretien avec Michel ZAMBELLI, éducateur de prévention au CODASE

Propos recueillis par Michèle MONTEILLER et Abdellatif CHAOUI

Ecart d'identité : Michel ZAMBELLI, vous travaillez comme éducateur, essentiellement avec la communauté tsigane sédentarisée dans le quartier de l'Abbaye à Grenoble. Pouvez-vous nous dresser un tableau historique de l'installation de cette communauté dans l'agglomération ?

Michel ZAMBELLI : D'abord, j'aime bien dire que ce sont les premiers européens. A l'origine, ils sont partis des rives de l'Indus et ils se sont déployés depuis longtemps dans tout l'Europe... On ne peut donc pas dire que ce sont des immigrés au sens où on l'entend aujourd'hui, mais leur ressenti, c'est qu'ils ne se sentent toujours pas intégrés. J'étais sur le quartier hier, et j'ai discuté avec des personnes d'un certain âge qui me disaient : «Nous quand on cherche du travail, on est toujours traités de voleurs de poules, de sales gitans et on n'a pas de boulot. Par contre beaucoup immigrés en ont...». Ceci dit, dans le travail que nous avons pu faire avec eux ces dernières années et qui a abouti notamment à une exposition de photos sur leurs trajectoires depuis le début du siècle où on les voyait en haillons et on les appelait les «sans culottes», les «culs nus», il y a un cheminement intéressant dans la tête de beaucoup. Montrer d'où l'on vient à un grand public, il faut déjà faire la démarche et être prêt à des revers de bâton. Sur le grand quartier de l'Abbaye, c'est-à-dire les vieilles cités habitent les plus anciens, et sur le quartier du Châtelet habitent des familles plus jeunes, disons des parents qui ont une quarantaine d'années avec des enfants qui ont 18-20 ans...

E.d'I. : Depuis quand sont-ils sédentarisés dans ce quartier ?

M.Z. : Au début ils étaient à la Montée de Chalmont, vers 1920-30, sur le quartier Saint Laurent. Ensuite, ils ont été déplacés vers la rue Très-Cloîtres et la rue de l'Alma, qui étaient insalubres à l'époque. Ils ont ensuite été envoyés à Teisseire et à l'Abbaye, où il leur a été proposé des logements sur le Châtelet. Quand ils étaient rue Saint Laurent, ils avaient un point de chute, des logements très petits, mais ils continuaient à voyager. Ils étaient là l'hiver mais ils avaient toujours leurs caravanes et ils descendaient dans le midi en fonction du travail. Ils faisaient les vendanges, la cueillette des fruits et ceux qui restaient ici, les femmes allaient «chiner» et les hommes faisaient la ferraille, sur toute la région. Maintenant il n'y a plus que les gitans «allemands» qui font la ferraille. Pour ce qui concerne les autres, quelques-uns travaillent et d'autres essayent tant bien que mal de vivre. Il y a énormément de pères qui ont une reconnaissance COTOREP parce qu'à l'époque, il y a une trentaine d'années, le RMI n'existe pas, l'accès au travail pour eux était difficile, des reconnaissances COTOREP leur ont donc été allouées. Disons que cela arrangeait tout le monde, et que c'était peut-être un moyen de pression pour les sédentariser car il fallait avoir une adresse. Finalement, même s'il y a eu des mouvements entre différents quartiers de Grenoble, la sédentarisation a lieu depuis plus d'un siècle. Dans les cimetières, il y a des tombes qui datent des années 1800. On peut dire qu'il y a des familles gitanes qui sont plus Grenobloises que beaucoup de Grenoblois d'aujourd'hui !

E.d'I. : Par rapport aux différents groupes (les «Allemands», les «Italiens», les «Catalans»...). Ils sont arrivés ici

dans les mêmes périodes ou y a-t-il eu des arrivées successives ?

M.Z. : Non, ils sont tous là depuis longtemps. Ce sont des groupes qui se différencient mais les «Italiens» s'entendent bien avec les «Catalans», ce sont des Sintis. Il y a eu des mariages entre gitans et des italiens-italiens. On commence même à voir des gitanes qui se marient avec des maghrébins... Ceci dit, les différenciations se font aussi entre les pauvres et les «riches», ceux qui ont un peu de revenus et ceux qui sont obligés de tirer sur la ficelle. Donc, il y a quand même des clans et les femmes ne se fréquentent pas trop.

E.d'I. : Et au niveau de la langue ?

M.Z. : Quand ils veulent pas qu'on comprenne, ils parlent catalan, espagnol... L'autre jour, j'ai été frappé de voir un petit qui devait avoir à peu près 3 ans, qui était gardé par sa tante. Elle ne lui parlait qu'en espagnol. Le gamin comprenait tout ce que la tante lui disait. Quand je lui ai demandé pourquoi elle ne lui parlait pas en français, elle m'a dit «il faut qu'il comprenne, il est gitan, il est gitan !»... Plus exactement, c'est un mélange de français, d'espagnol et de gitan. Une sorte de jardin secret que les *gadjes* que nous sommes ne doivent pas connaître...

E.d'I. : Est-ce que la sédentarisation a changé quelque chose dans le mode de vie plus globalement ?

M.Z. : Le premier avantage de la sédentarisation, c'est bien sûr la scolarisation. Quant au mode de vie, il n'y a pratiquement pas de repas par exemple. Il est rare que l'on mange ensemble autour d'une table. Le gamin prend ce qu'il veut dans le frigo ou dans le placard, ou il demande 10 francs pour acheter une pizza. Le père et la mère mangent ensemble, les enfants

accessoirement ou mangent ce qu'il y a dans l'assiette, rapidement, mais ce n'est pas un moment convivial à partager. Un jour, alors que nous faisions le déménagement avec des jeunes du quartier, les jeunes gitans sont partis au moment de la pause repas. Quand je leur ai demandé, à leur retour, pourquoi ils étaient partis, ils m'ont dit qu'ils ne voulaient pas manger avec les *gadjes*, car quand on mange, les autres voient ce qu'on a dans la bouche et c'est une honte... Voilà, il y a des choses comme ça... Sinon, ils sont sédentarisés mais ils ont toujours une caravane. Quand arrivent les beaux jours, ils partent sur les hauteurs autour de Grenoble et redescendent pour la rentrée scolaire. Ils ont quand même conservé la tradition d'avoir un pied à terre dans une caravane. Ils se marient vers 17-18 ans, et ce sont des mariages à la gitane. Ils ne sont pas forcément déclarés et officiels... Une des choses les plus importantes ceci dit, c'est la solidarité au quotidien. Il y a toujours une manière de se dépanner auprès des autres à tout niveau... Cette solidarité c'est aussi ce qui permet une régulation sur la quartier. Il y a quelques années, c'était surtout les acteurs sociaux qui organisaient la fête du quartier, mais c'était surtout les habitants du Châtelet qui se mobilisaient. Petit à petit, c'est devenu la fête gitane organisée par l'ADHAC (Association des Habitants Abbaye-Châtelet) et sa gestion est vraiment impeccable. Tout le monde cotise et se mobilise et le groupe surveille bien les dérives, qu'elles soient de l'ordre du comportement ou d'un autre ordre.

E.d'I. : Aujourd'hui, comment cela se passe au niveau des activités économiques au quotidien ?

M.Z. : Pour la plupart, ils font les marchés : ils vendent des vêtements, ou des petites babioles... Mais c'est de plus en plus difficile. D'une part parce que quand ils ont des gros lots qui leur rapportent un peu d'argent, ils ont vite fait de le dépenser. D'autre part parce que sur les marchés il y a de plus en plus de concurrence avec les maghrébins qui ont une gestion plus efficace, se projettent plus dans l'avenir et vivent mieux du marché... ■

Les Tsiganes

Pendant des siècles leur origine demeura un mystère. Les hypothèses les plus fantaisistes furent avancées. Etaient-ils les enfants d'Adam et d'une femme antérieure à Eve, les descendants des Atlantes, les fils d'une tribu perdue d'Israël ? Aujourd'hui les chercheurs semblent unanimes à reconnaître l'origine indienne des Tsiganes. Les linguistes ont confirmé que la langue des Tsiganes était proche du sanscrit et qu'elle s'était enrichie, au cours de leurs voyages, de mots empruntés aux vocabulaires des pays traversés. On ne connaît pas les raisons qui ont déterminé leur départ vers l'Inde vers le Xe siècle. Leurs premières migrations les ont conduits du nord de l'Indus vers l'Iran, la Grèce et l'Europe via l'Empire byzantin. C'est en août 1419 qu'ils sont signalés en France à Châtillon-sur-Chalaronne, au pays de Bresse.

Les Tsiganes en France se partagent en trois groupes principaux :

1. **Les Rom** (les Romanichels), conservateurs des traditions, ils sont de grands voyageurs. En France, on rencontre surtout des Roms Kalderasha.
2. **Les Manouches** (les Sinti ou Sinté) qui sont installés en France depuis plusieurs siècles. Parmi eux, des noms célèbres, Django Reinhardt pour la musique, Torino Zigler pour la peinture, les Bouglione, les Zavata, pour le cirque.
3. **Les Gitans** (les Kalé), qu'ils soient Andalous ou Catalans, ont connu une influence espagnole importante et ont marqué très fortement de leur personnalité la musique et la danse du flamenco. Ils résident plus au sud et vivent avec difficultés une sédentarisation bien souvent imposée.

Parlant respectivement des langues apparentées : le romani, le sinto (appelé manouche dans une bonne partie de la France) et le kalo. Ces langues ont des similitudes avec le sanskrit et avec certains parlers actuels de l'Inde. En France, on trouve des Manouches (dont l'installation est ancienne), des Sinté venus du Piémont, des Gitans (originaires de Catalogne ou d'Andalousie), et enfin des Rom, arrivés assez récemment d'Europe orientale. Les Rom se distinguent par des noms de métiers : Kalderasha (chaudronniers), Lovara (maquignons) et Tchourara (fabricants de tamis). Le nombre des Tsiganes dans le monde reste à ce jour imprécis. Ils sont entre 180.000 et 300.000 en France, entre 250.000 et 450.000 en Espagne, 90.000 en Grèce, 30.000 en Pologne (100.000 avant leur extermination à partir de 1939 par les nazis), 100.000 aux Etats-Unis.

Les images véhiculées sur les Tsiganes contribuent à l'entretien d'une vision mythique, tantôt excessivement favorable, tantôt réprobatrice, voire franchement hostile. Rares sont ceux qui parviennent à se faire, à propos des Tsiganes, une opinion un tant soit peu dégagée des préjugés. Leurs traditions et modes de vie et la crainte qu'ils inspirent, nourrie de préjugés solidement ancrés, rendent souvent difficile leur cohabitation avec les populations sédentaires. Et même si les éléments objectifs prouvent que la délinquance des gens du voyage n'est que de l'ordre de 5%, les tensions qui peuvent naître de leur présence se soldent trop souvent par l'intervention des élus et des agents de la force publique pour les chasser. L'urbanisation galopante a peu à peu grignoté les espaces susceptibles de les accueillir et l'amélioration globale des conditions de vie des populations sédentaires a creusé un peu plus le fossé de l'incompréhension qui les sépare des voyageurs.

En France, on rencontre des Tsiganes dans presque toutes les régions mais surtout dans les Pyrénées et en Alsace du Nord. Ils vivent en caravane à la périphérie des grandes villes, ou en maison surtout dans des villes du sud de la France (Perpignan, Montpellier, Nîmes, Arles...). ■

(informations compilées par M. Zambelli à partir d'un site internet)